

ment. Mais quel furent les désespoir du Juif et l'étonnement du chasseur quand, arrivés aux portes de la prison, ils ne trouvèrent ni sentinelles, ni accusés !

CHAPITRE VIII.

LA NUIT.

La douleur et l'inquiétude de Ben-Joseph étaient extrêmes ; cependant il ne poussa pas même un soupir. Seulement, comme s'il eût craint que son cœur ne brisât sa poitrine, il le pressait fortement de ses deux mains.

Grégoire, quoique préoccupé de ses propres maux, ressentait les souffrances du Juif et cherchait à le rassurer, semblable

à un misérable qui a faim et qui partage son dernier morceau de pain avec un camarade plus pauvre encore.

— Ami, dit-il, pourquoi ce découragement? Peut-être est-ce le roi lui-même qui, par compassion pour les accusés, a donné ordre de les conduire dans une autre prison moins exposée à la fureur du peuple égaré. Allons à la grande tour, peut-être nous les y trouverons.

— Non, non, restons ici.

— Pourquoi rester, ne vaut-il pas mieux les chercher?

— Non, Grégoire, ne bougeons pas. Voici une pierre, asseyons-nous et attendons.

C'était une belle nuit d'automne; le ciel était pur, la lune et les astres répandaient une douce lumière qui permettait de distinguer parfaitement les objets. Grégoire, se rendant à la volonté du colporteur, s'était

assis à côté de lui, vis à vis la porte de la prison. C'est pour la première fois qu'il a le loisir de contempler les traits de son nouvel ami.

Sa figure, un peu allongée et encadrée par une petite barbe, est surmontée de cheveux noirs bouclants; ses yeux grands et foncés recèlent un feu intérieur; son nez, très aquilin, dénote particulièrement la race à laquelle il appartient; ses traits ont une incroyable mobilité; ils se prêtent à toutes les expressions, passent du rire aux pleurs, de la colère à la tendresse, de la fierté au servilisme: dans le repos même, ils se meuvent et se contractent. On devine que c'est un homme entreprenant, fin, adroit, capable de jouer les rôles les plus différents et les plus opposés. En même temps, les souffrances et une activité incessante ont imprimé sur toute sa physionomie une expression mélan-

colique qui se mélange singulièrement avec son air de ruse, de malice et d'une naturelle jovialité; ce qui donnait pour résultat qu'au premier aspect on ne savait pas si l'on avait affaire à un malheureux ou bien à un fripon.

Tous deux restaient à la même place, gardant un profond silence. Le Juif, de temps en temps, tournait les yeux le long de la rue, comme s'il eût attendu quelqu'un. Grégoire observait avec curiosité chacun de ses mouvements.

— Messieurs, n'avez-vous pas aperçu mon cheval noir, avec une étoile blanche sur la tête, et qui boite d'un pied? demanda un pauvre Juif qui vint à passer, ôtant son bonnet, et fixant ses regards sur Grégoire.

— Non, répondit le chasseur, nous sommes ici depuis une demi-heure, et nous n'avons rien vu.

— Malheureux, s'écria le Juif, que ferai-je sans mon cheval! et il poursuivit son chemin en continuant ses lamentations dans une langue que Grégoire ne pouvait comprendre, et plus il s'éloignait, plus il criait.

A peu près au même moment, deux hommes vinrent du côté opposé: c'étaient un moine et un Juif: le premier était à moitié ivre; l'autre, bien qu'il ne fit pas noir, tenait une lanterne à la main, et semblait conduire le vénérable prélat.

— Mon cher monsieur, demanda le Juif à Grégoire, auriez-vous la complaisance de m'indiquer le chemin pour aller au cloître Saint-Dominique?

— Eh! suis toujours tout droit, interrompit le moine, si tu ne connais pas le chemin, je le connais, marche et ne t'arrête pas.

— Marche et ne t'arrête pas, répéta le Juif. Quand je me suis chargé de vous conduire au cloître pour deux pièces de cuivre, je ne savais pas que vous marchiez aussi lentement. Il ne manquerait que de nous égarer pour achever de me faire perdre mon temps.

Et le Juif marmotta entre ses dents des mots hébreux.

— Tu blasphèmes, et tu me maudis dans ta langue d'enfer, s'écria le moine courroucé, qui ne comprenait pas le Juif; je te défends de dire un mot de plus.

— Vous n'avez pas le droit de me défendre de parler, vous ne m'avez pas payé pour cela; et comme s'il eût voulu narguer le moine, il continua à murmurer de l'hébreu.

Le prêtre était furieux; mais, craignant que son conducteur ne le quittât, s'il levait

la main sur lui, il se contenta de murmurer à son tour des paroles latines, et ils poursuivirent ainsi leur chemin, échangeant en disputes et en injures la langue d'Abraham et la langue de Cicéron.

Quand ils furent éloignés, et qu'on ne put plus les entendre, le colporteur se leva tout à coup plein de joie, et paraissant même avoir oublié tout souci, il se mit à sauter et à chanter son maïufez favori.

— Ami, dit-il à Grégoire tout surpris, nous avons de bonnes nouvelles, notre vieillard et sa fille sont dans le château auprès du roi, et les prêtres qui conspirent notre ruine tomberont dans les filets qu'ils nous ont préparés.

— Comment pouvez-vous le savoir? demanda le chasseur; jusqu'à ce moment vous m'avez expliqué ce qu'il y en vous d'extraordinaire; mais si ce que vous venez

de me dire se réalise, comment voulez-vous que je ne pense pas que vous avez des rapports avec les êtres surnaturels? Quelle est la science qui vous fait entendre ce que l'oreille ne saisit pas? Qui vous fait voir ce que l'œil n'atteint pas?

— Tu es un enfant. Écoute : tu as vu ce Juif, cherchant un cheval qu'il n'a jamais perdu?

— Eh bien?

— C'est un des parents d'Esterka, qui, par mon ordre, devait observer la prison. A toi, il parlait de sa bête en polonais, à moi il rendait compte en hébreu de ce qui est arrivé. Ne se croyant pas sûr devant un étranger, il s'est servi de cette ruse pour m'apprendre que le roi a fait venir devant lui les prisonniers, a fait ôter aussitôt les chaînes dont leurs mains étaient chargées, leur a parlé avec une grande bonté, et que bientôt

ils retourneront dans cette même prison.

— Tu as remarqué l'autre Juif qui se disputait avec le moine?

— Je comprends, interrompit Grégoire, il t'a fait le rapport de ce qui s'est passé à la réunion des prêtres.

— Et il a ajouté, dit le colporteur, que ce même moine qu'il accompagnait était porteur de l'acte de conjuration que tous, nobles et prêtres, ont signé, et il m'a prêté serment qu'il saurait s'emparer de cette pièce importante.

— Tu vois, ajouta le Juif, que, si nous avons des ennemis nombreux et redoutables, de notre côté, nous luttons avec ensemble, adresse et persévérance.

— A présent, poursuivit-il, que nous sommes plus calmes et avons quelques moments devant nous, je veux te dire quelque



chose de ta Maria, ainsi que de ton maître, le pan de Wola.

» Tu m'as donné le nom d'*ami*, Grégoire; tu es le premier chrétien qui ait dit cette parole à un Juif : tu n'auras pas lieu de t'en repentir. Notre sang est bouillant, il est vrai, nos passions sont violentes, nous haïssons à mort nos persécuteurs, mais aussi nous nous dévouons sans bornes à ceux qui nous tendent la main. Quand j'eus appris l'histoire de ta vie, et que je me fus convaincu de la loyauté avec laquelle tu as rempli ta mission auprès du roi, je résolus de contribuer à ton bonheur, et dans mon esprit je préparai le dénouement à tes amours et à l'oppression qui pèse sur Maria.

» Déjà elle est avertie que des soins indispensables t'empêcheront de la voir ni aujourd'hui ni demain. Tu vois qu'en tranquillisant ton amante je devinais ce qui se



passait dans ton cœur. D'un autre côté, j'ai craint que le seigneur de Wola, en te rencontrant soit à la cour, soit au tribunal, ne te perdit auprès du roi, en l'éclairant sur ta véritable position. Pour te mettre à l'abri de ses rapports, j'ai fait répandre le bruit que ton oncle, riche marchand de Dantzick, vient de mourir en te laissant une immense fortune. Notre frère le cabaretier a répété lui-même cette histoire au pan de Wola avec tant de détails, que le noble seigneur, loin d'en douter, songe déjà aux moyens de t'emprunter ton argent. Demain tu auras dans les mains des titres authentiques de propriétés et des actes qui te mettent à la tête d'un riche commerce.

Grégoire, tout ému, voulait interrompre le Juif, mais celui-ci ne lui en donna pas le temps. « Écoute, poursuivit-il, ce n'est pas tout : encore quelques jours où tu pour-

suivras ton rôle, encore quelques jours de contrainte, et une fois notre cause gagnée, Kasimir te fera noble; lui-même te nommera chevalier. Alors...., comprends-tu ce que je veux dire..... (ici les yeux du Juif étincelèrent, sa poitrine haleta) alors, devenu l'égal des plus puissants seigneurs, tu pourras demander réparation à ton maître de Wola, à celui qui conspire notre mort et opprime Maria; tu pourras, mettant ton pied sur sa gorge, lui faire connaître qu'un vilain aussi bien qu'un noble sent, souffre et se venge.

Ces paroles allèrent à l'âme de Grégoire. Son front était brûlant, déjà il se voyait réuni à son amante et triomphant de celui qui les avait si longtemps persécutés. Au lieu de répondre, il serrait la main de Ben-Joseph; et celui-ci souriait, regardant fixe-

ment le chasseur, comme s'il eût voulu dire :
Tu nous vengeras.

Ce silence fut interrompu par l'approche de la garde à cheval et de plusieurs nobles à pied : ils se dirigeaient vers la prison, y reconduisant Ben-Himmel. Outre la garde ordinaire, le roi avait voulu que quelques personnes de sa suite accompagnassent le Juif.

Le vieillard marchait seul au milieu d'eux, dégagé de ses fers; personne n'osait ni le maudire ni le maltraiter.

En vain les regards de Ben-Joseph cherchaient à découvrir Esterka, elle n'était pas auprès de son père; en vain il attendit jusqu'à l'aube du jour, elle ne rentra pas dans la prison.